

# Clausewitz, Paris 1814 : la première traduction : l'unique étude signée

Autor(en): **Langendorf, Jean-Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse  
d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **34 (1984)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-80938>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## MISZELLEN - MÉLANGES

### CLAUSEWITZ, PARIS 1814: LA PREMIÈRE TRADUCTION; L'UNIQUE ÉTUDE SIGNÉE

Par JEAN-JACQUES LANGENDORF

L'histoire des traductions – ouvrages ou travaux isolés – de Clausewitz dans les différentes langues étrangères reste encore partiellement à écrire<sup>1</sup> ainsi que, sur un plan plus vaste, celle de sa réception hors d'Allemagne. Une telle étude ne manquerait certainement pas d'intérêt car en montrant où, quand et comment l'auteur prussien a pénétré dans la conscience militaire du XIXe siècle elle devrait, tout en obligeant à une rigoureuse comparaison avec les textes originaux, témoigner de la manière dont sa pensée a été soit interprétée, soit déformée ou trahie.

Sous bénéfice d'inventaire on peut admettre que le domaine francophone a connu au XIXe siècle deux moments de ce qu'on pourrait nommer «la percée clausewitzienne». En 1845 dans *Le spectateur militaire* le major Louis de Szafraniec Bystrzonowski publie un «Résumé des principes de la Guerre d'après l'ouvrage posthume du général de Clausewitz» qu'il fait précéder d'une notice biographique sur leur auteur<sup>2</sup>. Cette publication sera suivie peu après par la traduction du *Vom Kriege* due au major d'artillerie belge Neuens<sup>3</sup> et par l'analyse critique de Nicolas Edmond de la Barre Duparcq, qui enseignait l'histoire militaire à Saint-Cyr<sup>4</sup>.

Au lendemain de la défaite de 1871 un certain nombre d'officiers et de civils français interrogeront – selon un processus classique – celui qu'ils tiennent à tort ou à raison pour le créateur «idéologique» de la doctrine de l'état-major prussien et donc, indirectement, pour l'artisan de la victoire. «Une étude de Clausewitz autant que possible complète devait aider les milieux militaires français à saisir les mentalités, les méthodes et les conceptions du grand état-major (...) comme en général les idées allemandes au sujet de la nature de la guerre.»<sup>5</sup>

1 Grâce à l'Américain P. PARET, clausewitzien insigne, le domaine anglo-saxon a déjà été bien balisé. Pour la réception de Clausewitz en général cf. W. HAHLOWEG, *Vom Kriege*, Bonn, 1973, «Vorbemerkung zum 18. Auflage», pp. 124-153 qui contient une excellente bibliographie.

Cf. également U. MARWEDEL, *Carl v. Clausewitz. Persönlichkeit und Wirkungsgeschichte seines Werkes bis 1918*. Boppard am Rhein, 1978. Militärgeschichte Studien, 25. Pour la France voir plus particulièrement pp. 231-247.

2 *Le spectateur militaire*, vol. XXXIX, août 1845, pp. 532-552; septembre 1845, pp. 656-675; vol. XL, octobre 1845, pp. 35-63; novembre 1845, pp. 160-176; décembre 1845, pp. 287-305; janvier 1846, pp. 369-405; février 1846, pp. 529-548; mars 1846, pp. 613-630; vol. XLI, avril pp. 5-33. (La suite, annoncée, n'a pas paru.)

Cette étude dépassa d'ailleurs le cercle étroit des lecteurs spécialisés de la revue puisqu'elle connut un tiré à part de 257 p. publié par la Librairie Militaire en 1846.

3 *De la guerre, par le général Charles de Clausewitz*, publication posthume, traduite par le major d'artillerie NEUENS. Paris, 1849-1851. 3 vol.

4 E. DE LA BARRE DUPARCQ. *Commentaires sur le traité de la Guerre de Clausewitz*. Paris, 1853.

5 HAHLOWEG, *op. cit.*, p. 135.

Ajoutons qu'à la même époque l'intérêt des autres pays pour Clausewitz suivit un développement à peu près parallèle.

L'étude que nous publions aujourd'hui prétend fournir une très modeste contribution – en révélant un élément inédit – à l'histoire de la publication des textes de Clausewitz en général et à celle de leur diffusion en France en particulier<sup>6</sup>.

Clausewitz fut, on le sait, un de ceux (peu nombreux d'ailleurs) qui devant l'alliance franco-prussienne de 1812 préférèrent quitter leur pays pour s'engager dans l'armée russe plutôt que de pactiser avec la cause abhorrée de l'empereur des Français. C'est ainsi qu'il prendra part avec distinction à la campagne de 1812 et qu'il sera nommé lieutenant-colonel. Mais c'est peut-être dans une mission diplomatique de médiateur et de plénipotentiaire qu'il s'illustrera plus encore. Faisant partie de l'avant-garde du général russe Diebitsch, c'est lui qui œuvrera à la convention de Tauroggen, fin décembre 1812, qui aboutira à la neutralisation du corps prussien du général Yorck von Wartenburg, servant sous Macdonald. «La collaboration à la convention de Tauroggen est l'acte historique de Clausewitz dans le domaine politique pratique.»<sup>7</sup> Par cette convention un *général prussien*, Yorck, désobéissait à son roi et, en prenant des risques considérables, décidait de placer l'intérêt national au-dessus de la fidélité monarchique.

En dépit des services rendus, en dépit du jugement «de l'histoire» qui lui a donné immédiatement raison, malgré une série d'interventions éminentes (Scharnhorst, Gneisenau, Stein) le timoré Frédéric-Guillaume III qui subodore «mauvais esprit» et «jacobinisme» chez les officiers qui ont préféré le service russe à l'alliance franco-prussienne, refuse la réintégration de Clausewitz dans son armée. C'est la mort dans l'âme que ce dernier doit continuer à servir dans les rangs russes alors que ses camarades prussiens se battent maintenant contre les Français. Toutefois, au titre d'officier de liaison, il se retrouvera pour la campagne de printemps 1813 dans l'état-major de Blücher, aux côtés de ses chers Scharnhorst et Gneisenau. Il prend part activement – «le sabre à la main» – aux batailles de Lützen/Gross-Görschen (2.5.1813) et de Bautzen (20./21.5.1813). Blessé dans le premier de ces combats, Scharnhorst succombera à Prague quelques semaines plus tard. Lourde perte pour Clausewitz. «Toi mis à part – écrit-il à son épouse – aucun être humain ne m'a jamais témoigné autant de bienveillance et n'a eu une telle influence sur le bonheur de ma vie.»<sup>8</sup>

Les affrontements entre Prussiens, Russes et Français ont été d'une âpreté extrême: «Les Russes se sont battus avec leur solidité coutumière; les Prussiens ont révélé dans la lutte un acharnement, un enthousiasme, une ardeur extrêmes; ce ne sont plus désormais les soldats d'Iéna ou d'Auerstaedt.»<sup>9</sup> Mais en dépit de l'opiniâ-

6 Dans l'introduction des *Verstreute kleine Schriften*, Osnabrück, 1979, W. Hahlweg (pp. XXI-XXIII) établit ses desiderata quant à l'avenir des recherches clausewitziennes comme suit: 1) rédaction de la grande biographie de Clausewitz, qui se fait toujours attendre; 2) interprétation systématique, «objective-critique» du *Vom Kriege*. Je me permettrais de formuler un vœu supplémentaire: mise en œuvre d'une bibliographie de la littérature, clausewitzienne primaire et secondaire.

7 W. HAHLWEG, *Carl von Clausewitz. Soldat – Politiker – Denker*, Göttingen, 1957, p. 39.

8 K. u. M. v. Clausewitz. *Ein Lebensbild in Briefen und Tagebuchblättern*. Herausgegeben und eingeleitet von L. LINNEBACH. Berlin, 1916, p. 341, no 155, Peilau, le 30 juin 1813.

9 Général R. TOURNÈS, *La campagne de printemps 1813. Lützen. Etude d'une manoeuvre napoléonienne*, Paris, 1939, p. 369. Et J. TULARD, *Napoléon ou le mythe du sauveur*, Paris, 1977, p. 397: «(...) c'est l'acharnement des forces prussiennes dans les combats qui constituait l'élément nouveau, transformant les batailles en boucheries. «Ces animaux ont appris quelque chose» reconnaissait l'empereur.»

treté de ses adversaires Napoléon, après Lützen, a pu reprendre le contrôle de la rive gauche de l'Elbe et, après Bautzen, poursuivre les Alliés jusqu'à l'Oder.

C'est alors que Napoléon accepte un armistice négocié par les Autrichiens. Conclu le 4 juin pour six semaines, il sera ultérieurement prolongé jusqu'au 10 août. Une ligne de démarcation sépare les adversaires qui se sont installés sur des positions qui leur ont été désignées.

Les contemporains, comme les historiens ultérieurs des deux camps, ont discuté à perte de vue du bien-fondé d'une telle décision et des avantages qu'elle a pu procurer aux uns ou aux autres. Napoléon en ce qui le concerne a clairement posé le problème: le manque de cavalerie, l'attitude hostile de l'Autriche, lui imposent la temporisation<sup>10</sup>. Mais il sait aussi – même s'il ne l'a pas dit – qu'il n'est plus capable de nourrir correctement son armée, que le nombre des malades ne cesse de se multiplier, etc.<sup>11</sup>

Dans le camp des patriotes prussiens, c'est la consternation: ils craignent qu'au pire l'armistice n'aboutisse à une paix dont ils ne veulent à aucun prix et qu'au mieux le puissant élan national qui entraîne de larges couches de la population finisse par retomber. Gneisenau – qui après le départ de Scharnhorst est devenu chef d'état-major de Blücher – combat avec ardeur la temporisation. Il ne se contente pas seulement de se plaindre à son entourage immédiat, ou au ministre Hardenberg, il fait encore parvenir un *Mémoire*<sup>12</sup> au roi dans lequel il détaille en cinq points la «nocivité» de l'accord qui vient d'être signé.

Il semble toutefois que face aux non-initiés le bouillant général ait adopté une autre attitude, beaucoup plus proche des thèses officielles et qu'il ait fait sien le second terme de l'alternative soumise à Knesebeck début juin: «Faut-il conclure l'armistice? Ne le faut-il pas? That is the question. C'est pourquoi nous devons nous préparer à la seconde hypothèse. Et puis il y a aussi une troisième question: est-ce que nous le pouvons? Va alors pour le premier cas!»<sup>13</sup>

Le récit suivant témoigne bien de l'attitude publique de Gneisenau: au lendemain du combat de Haynau (25.5.) le poète F. de La Motte-Fouqué<sup>14</sup>, qui est chargé de convoier deux officiers prisonniers au Quartier Général y apprend, catastrophé, la nouvelle de la possibilité d'un armistice. Mais le général en personne le rassure: «L'armistice ne nous est pas nuisible» déclara-t-il avec cette calme assurance qui l'habitait toujours, même dans les circonstances les plus défavorables, et qui déteignait sur les autres: «Il n'y aura pas de paix. Celui que nous savons est trop gonflé d'orgueil et notre roi et l'empereur Alexandre sont trop grands pour se courber devant des conditions humiliantes. Si celui que nous savons fait venir de nouvelles armées de France et d'Espagne nous exercerons complètement nos landwehrs, et l'Autriche aussi gagne du temps pour prendre une décision précise, et sans aucun

10 *Correspondance*. Vol. XXV, No 20070, p. 346.

11 G. LEFEBVRE, *Napoléon*, Paris, 1969 (6e éd.), p. 546.

12 «Gneisenau's Denkschrift über die Unnöthigkeit und Schädlichkeit des Waffenstillstandes», in G. H. PERTZ, *Das Leben des Feldmarschalls, Grafen Neithardt von Gneisenau*, Berlin, 1865, vol. II, pp. 666–668.

13 «Gneisenau an Knesebeck über den Waffenstillstand. Anfangs Juni 1813», in PERTZ, *op. cit.*, pp. 724–725. K. F. von dem Knesebeck était un chaud partisan de l'armistice, espérant qu'il allait déboucher sur une paix définitive. C'est avec raison que Hardenberg l'a qualifié d'«excessivement timide et craintif».

14 N'oublions pas que durant les «guerres de libération» 1813–1815 les Romantiques sont *partout*.

doute une noble décision. Pour le reste officiellement je n'en sais pas plus que vous mais c'est ainsi que je vois les choses et je pense que j'ai pleinement raison (...). En me congédiant Gneisenau dit: Souvenez-vous de ce que je viens de vous communiquer et répandez-le selon vos moyens parmi vos camarades.» Et Fouqué de conclure «Comme sortant d'un bain d'acier, je regagnai au trot, réconforté, mon régiment.»<sup>15</sup>

On doit aussi admettre que par la suite l'attitude de Frédéric-Guillaume III, qui ne fut en rien celle qu'on aurait pu craindre de sa pusillanimité, contribua à conforter Gneisenau, et les patriotes, dans leur attitude «officielle» de soutien à l'armistice<sup>16</sup>.

Vivant dans la plus étroite osmose intellectuelle avec Gneisenau, Clausewitz adopta, initialement, la même attitude que ce dernier à l'égard de l'armistice. Elle fut donc d'abord celle du refus radical. Ainsi le 4 juin 1813 il écrit à Marie, sa femme: «(...) Jusqu'à maintenant on a continué de négocier un armistice. Pourtant l'ennemi perd quotidiennement plusieurs centaines de prisonniers et de déserteurs. L'armée alliée, depuis qu'elle se trouve en Silésie, s'est renforcée de plus de 40 000 hommes, sans les 20 000 hommes de landwehr, que nous pouvons également utiliser. Si maintenant nous avons peur de Napoléon nous méritons les verges.»<sup>17</sup>

Puis, en rédigeant, à un moment qu'il n'est pas possible de préciser pendant l'armistice<sup>18</sup> la brochure *Der Feldzug von 1813 bis zum Waffenstillstand*, qui souligne les progrès effectués par l'armée prussienne, qui plaide pour l'arrêt temporaire des hostilités, il entreprend «officiellement» de «tremper dans un bain d'acier»<sup>19</sup> –

15 Le texte de La Motte-Fouqué a été souvent, sans indication d'origine, cité dans d'anciennes histoires des guerres de libération, p. ex. in T. REHTWISCH, *Geschichte der Freiheitskriege in den Jahren 1812–1815*, Leipzig, 1909, vol. II, pp. 483–484 ou F. SCHULZE, *1813–1815. Die deutschen Befreiungskriege in zeitgenössischer Schilderung*, Leipzig, 1912, pp. 97–98. Dans son grand «Essai bibliographique» *Fouqué und einige seiner Zeitgenossen*, Frankfurt/M., 1975 (la 1re éd. est de 1958) Arno SCHMIDT cite évidemment ce texte (p. 243) mais – selon une habitude bien ancrée chez lui – sans indication précise de source. Il indique simplement que les citations du poète proviennent soit de pièces encore inédites, soit de l'autobiographie *Eines deutschen Dichters Halbjahrhundert* de 1828, publiée en 1930, et que je n'ai pu consulter.

16 «Diesmal scheint aber der König nicht zu denen gehört zu haben, die durch die Waffenruhe auf den Frieden, wenn auch einen üblen, lossteuerten. Mit schwerem Entschluss war er in den Krieg eingetreten, aber die Leistungen seines volkstümlich und sittlich erfrischten Heeres hatten ihn gestählt.» H. ULMANN, *Geschichte der Befreiungskriege 1813 und 1814*, München und Berlin, 1914, vol. I, p. 390. Bien auparavant un témoin direct avait exprimé le même point de vue: F. FÖRSTER, *Geschichte der Befreiungskriege. 1813. 1814. 1815*, Berlin, 1864, vol. I, pp. 381–382.

17 K. LINNEBACH, *op. cit.*, no 151. Laasan près Schweidnitz, le 2 juin 1813, p. 339.

18 L'armistice marque un nouveau tournant dans la carrière de Clausewitz. Sa réintégration dans l'armée prussienne ne sera toujours pas acceptée par Frédéric-Guillaume III qui a la dent longue. Finalement il rejoindra la «Légion allemande» formée par les Russes et fonctionnera comme chef d'état-major du lieutenant-général Wallmoden, qui la commande. Cf. K. LINNEBACH, *op. cit.*, no 156, Peilau, 31 juin 1813, pp. 341–343 et W. v. SCHRAMM, *Clausewitz. Leben und Werk*, Esslingen/Neckar, 1976, pp. 432–434. On peut admettre que le *Feldzug von 1813* a été rédigé pendant les temps morts du mois de juin.

19 L'abattement causé par la nouvelle de l'armistice fut grand, particulièrement parmi les «intellectuels patriotes» et le «bain d'acier» n'était rien moins que nécessaire. Sur ces réactions pessimistes cf. les textes cités par E. KLESZMANN, *Die Befreiungskriege in Augenzeugenberichten*, Düsseldorf/Freiburg, 1966, pp. 103–108. L'appréciation d'un témoin non prussien, le Livonien Loewenstern, va également dans ce sens. Cf. E. TARLÉ, *Napoléon*, Moscou, s.d., pp. 433–434.

pour reprendre l'expression de La Motte-Fouqué – ses collègues officiers, se conformant ainsi à l'attitude de Gneisenau et de Scharnhorst<sup>20</sup>.

Selon le premier biographe de Clausewitz, K. Schwarz<sup>21</sup>, c'est sur l'instigation de Gneisenau que le travail aurait été entrepris; ce point de vue est partagé par Treitschke<sup>22</sup> puis, ultérieurement, par H. Rothfels<sup>23</sup> puis par O. Korfes qui préface le *Vom Kriege* publié en République démocratique allemande<sup>24</sup>. D'après F. V. Meerheimb, qui rédige l'article «Gneisenau» de l'*Allgemeine Deutsche Biographie*<sup>25</sup> il faut voir dans la brochure le produit d'une étroite communauté d'esprit sans qu'il soit question, à proprement parler, d'instigation. Quant à M. Lehmann il considère dans sa biographie de Scharnhorst que le texte est un produit «semi-officiel» destiné à combattre «la peste du désespoir», en soulignant également le rôle de Gneisenau<sup>26</sup>. Que ce dernier ait été ou non l'inspirateur direct de l'œuvre est d'ailleurs secondaire. Ce qu'il importe de savoir c'est qu'elle reflète sa position *publique* qui coïncide avec celle de Clausewitz. Cette identité explique d'ailleurs une confusion quant à son auteur sur laquelle nous allons revenir.

Clausewitz commence son ouvrage (I) en évoquant, en termes colorés, le petit corps prussien entraîné par la tyrannie napoléonienne dans les immensités russes et la manière dont, après Tauroggen, il put aux côtés des Russes assumer le combat «pour l'indépendance de l'Europe».

Passant ensuite (II) aux jours funestes de Iéna-Auerstaedt, il leur oppose, en une remarquable synthèse, le travail effectué jusqu'en 1812 en vue de réorganiser l'armée. Puis (III) il dresse le tableau des effectifs dont la Prusse pouvait disposer début 1813, à la reprise des combats. Il passe ensuite (IV–VI) à la description des opérations, s'efforçant de démontrer que la bataille de Lützen-Gross-Görschen impliqua avant tout – en dépit de la perte de terrain – un succès moral pour les Prussiens: «Nous n'avons rien perdu dans cette bataille, hormis des morts et des blessés. C'est tout juste si l'ennemi avait pu faire quelques centaines de prisonniers, et pas un seul canon n'avait été perdu. Par contre nous avons conquis une partie importante des positions ennemies, pris deux canons et fait tout de même de sept à huit cents prisonniers.

Tout cela s'était produit contre un ennemi très supérieur et l'on pouvait considérer cette bataille, du point de vue de l'honneur, comme une victoire qui rehaussait l'éclat des armes alliées. Notre retraite de la plaine de Leipzig ne pouvait donc nullement être considérée comme une conséquence de la bataille, elle était la conséquence de la supériorité ennemie et eût été encore plus nécessaire si l'on n'eût pas livré bataille.»<sup>27</sup>

20 Sur l'accord Clausewitz – Scharnhorst cf. M. LEHMANN, *Scharnhorst*. Leipzig, 1887. 2e partie, p. 591, note 1.

21 K. SCHWARZ, *Leben des Generals Carl von Clausewitz und der Frau Marie von Clausewitz geb. Gräfin von Brühl*. Mit Briefen, Aufsätzen, Tagebüchern und anderen Schriftstücken, Leipzig, 1878, vol II, pp. 19–20.

22 «Auf Gneisenau's Wunsch verfasste Clausewitz seine köstliche (sic) Schrift über den Frühjahrsfeldzug und führte darin den Nachweis, dass die Streitkräfte der Alliierten während der Waffenruhe unverhältnismässig wachsen müssten.» H. v. TREITSCHKE, *Deutsche Geschichte im Neunzehnten Jahrhundert*. Leipzig, 1886 (4e éd.). 1re partie, p. 463.

23 H. ROTHFELS, *Carl von Clausewitz. Politik und Krieg. Eine ideengeschichtliche Studie*, Berlin, 1920, pp. 181–182.

24 O. KORFES, «Carl von Clausewitz in seiner Zeit», in *Vom Kriege*, Berlin, 1957, p. LIII.

25 Leipzig, 1876, vol. IV, p. 288.

26 *Op. cit.*, 2e partie, p. 19 et p. 469, note 1.

27 Pour simplifier nous citons d'après l'éd. DÜMLER des *Hinterlassene Werke*, Berlin, 1835, vol. VII, p. 281.

En décrivant la bataille de Bautzen, le témoin Clausewitz note que Napoléon n'a pas été confronté au type de combat auquel la médiocrité de ses adversaires l'avait habitué, qu'il n'était parvenu ni à anihiler les Alliés, ni à limiter ses propres pertes et que la poursuite qu'il avait engagée n'avait pas permis d'atteindre les résultats escomptés, comme en témoigne le «piège» de Haynau, combat d'arrière-garde qui porta un coup sévère à la division Maison.

Plaidoyer pour la suspension d'armes, la dernière partie de la brochure (VII) évalue les avantages qui sont *politiques* et *militaires*. Le répit obtenu doit permettre à l'Autriche de prendre des dispositions *militaires* qui faciliteront *politiquement* son engagement aux côtés des russo-prussiens. Pour la Prusse et la Russie les avantages ont été incalculables: les deux puissances ont pu reprendre leur souffle, compléter leurs effectifs, parfaire la formation des troupes de réserve, obtenir des livraisons d'armes et de munitions de l'Angleterre et de l'Autriche, compléter les réserves de vivres, armer les forteresses, organiser les têtes de pont sur l'Oder, etc.

De son côté, certes, Napoléon a pu aussi se renforcer, mais pas dans la même proportion; le temps agit donc pour les Alliés. Quant au génie militaire du Corse, qui précisément parmi toutes ces évaluations positives constitue «l'incalculable» il doit être pris pour ce qu'il est et être intégré dans le «calcul des probabilités».

Le rideau va à nouveau se lever, le temps de la reprise des combats est proche; pour apprécier correctement ce que l'armée *pourra* faire, il était nécessaire d'exposer au soldat ce qui a *été* fait: «Cela le reconfortera d'être au courant des choses passées et présentes dans la mesure où il a le droit de les connaître en fonction de sa position; ainsi l'avenir sera éclairé et il envisagera les éléments sur lesquels il peut projeter sa confiance, ses espérances, son ambition.»<sup>28</sup>

On sait que les textes publiés, *tous anonymement*, par Clausewitz de son vivant se comptent sur les doigts d'une main: 1) *Bemerkungen über die reine und angewandte Strategie des Herrn von Bülow (...)*;<sup>29</sup> 2) *Historische Briefe über die grossen Kriegereignisse im Oktober 1806*;<sup>30</sup> les recensions 3) *Kriegswissenschaften I* et 4) *Kriegswissenschaften II*,<sup>31</sup> avec enfin pour terminer, en 1813, le texte qui nous intéresse. Ce dernier est certainement, avec les *Historische Briefe*, le plus important qui fut imprimé du vivant de Clausewitz, car notre auteur y révèle déjà ce qu'on pourrait appeler «l'essence de sa méthode» et H. Rothfels ne s'y est point trompé lorsqu'il note: «Il est singulier de voir comment dans cette œuvre les tendances patriotiques et les convictions théoriques coïncident. L'effort naturel pour souligner le déroulement relativement heureux de la campagne s'entre-épaule avec une conviction profondément ancrée qui veut que toute réalité guerrière ne soit jamais recouverte par le critère du jugement abstrait (...) Ici pour la première fois le grand modèle de pensée de l'époque est invoqué, qui tel un cadre cerne le livre *De la guerre*, la doctrine historico-philosophique et esthétique de l'objectif idéal de l'évolution, qui doit toujours être poursuivi mais n'est jamais atteint. Aux principes disjonctifs: tactique et stratégie, attaque et défense, guerre absolue et guerre limitée, s'ajoute ainsi l'élé-

28 *Id.*, p. 315.

29 *Neue Bellona*. Publiée par H. P. R. v. PORBECK. IX, 3 (1805), pp. 225-287. Rééd. par E. A. NOHN, «Der unzeitgemässe Clausewitz», in *Wissenschaftliche Rundschau*, 1956. Beiheft 5, pp. 2-91.

30 *Minerva*. Publiée par J. W. v. ARCHENHOLTZ. 1807. No 1, pp. 1-21; 2, pp. 193-209; 4, pp. 1-26.

31 *Jenaische Allgemeine Literatur-Zeitung*, 11 oct. 1808. No 238, col. 65-68, et *Hallesche Allgemeine Literatur-Zeitung*, nov. 1808, No 323, col. 347-350.

ment synthétique qui s'y trouve déjà si souvent suggéré, à savoir l'idée d'une téléologie immanente.»<sup>32</sup>

Comme toutes les brochures à but de propagande ou apologétiques publiées en grand nombre à cette époque – la «Tagesliteratur» de P. Czygan – le *Feldzug von 1813* fut certainement très rapidement imprimé puis distribué. Le tirage n'en est pas connu. Plusieurs éditions ont été répertoriées:

1. *Der Feldzug von 1813 bis zum Waffenstillstand*, Glatz, Gedruckt bei Pompejus Erben.
2. *id.*, Leipzig, Brockhaus, 1813.
3. *id.*, Leipzig, B. Fleischer, 1814.

Ces deux dernières éditions sont signalées par Heinsius<sup>33</sup>. Mais d'autres encore, très probablement, ont circulé sans que le bibliographe en prenne note. Ainsi l'exemplaire que je possède porte, en plus du titre précité, la mention: «Von einem Augenzeugen. Dritte verbesserte Auflage, 1813»<sup>34</sup> sans aucun nom d'éditeur. Le texte repris dans l'édition Dümmler des *Hinterlassene Werke* ne diffère en rien de celui des différentes brochures. Heinsius a attribué arbitrairement (et probablement à cause de la parenté d'esprit) l'ouvrage à Gneisenau, ce qui fait qu'aujourd'hui encore il est souvent catalogué en bibliothèque sous le nom du général. Quant à Kayser<sup>35</sup>, il a tranché avec une équité salomonienne puisque le texte de l'édition Fleischer est attribué à Gneisenau et celui de l'édition Brockhaus à Clausewitz.

Signalons encore, en passant, que le *Feldzug* attira un certain nombre d'ennuis ... à F. Schleiermacher. L'éminent prédicateur, comme tant d'autres intellectuels, s'était entièrement engagé aux côtés des patriotes, allant jusqu'à s'exercer dans les rangs du Landsturm. Assumant pour un temps la rédaction du journal *Der Preussische Correspondent*, sa liberté de parole lui attire des ennuis avec la censure. Publiant le compte rendu du *Feldzug* dans les colonnes du journal, il voit les épreuves qui lui reviennent mutilées, le début et la fin de la recension devant être supprimés, ce qui l'oblige pour combler le vide, le numéro étant déjà composé, d'y introduire une brève et hâtive critique de remplacement<sup>36</sup>. Le censeur lui-même – qui reconnaît par ailleurs en passant que le *Feldzug* est une œuvre excellente – reproche à l'auteur de la recension de s'être exprimé défavorablement à l'égard... de la censure<sup>37</sup>.

32 H. ROTHFELS, *op. cit.*, p. 32.

33 W. HEINSIUS, *Allgemeines Bücher-Lexikon (...)*, Leipzig, 1817, vol. V, col. 165.

34 Cette version d'ailleurs n'est en rien corrigée ou augmentée par rapport aux textes des autres brochures. La mention qui en appert ne procède donc que d'un «truc publicitaire» courant à l'époque.

35 C. G. KAYSER, *Vollständiges Bücher-Lexikon (...)*, 2e partie, Leipzig, 1834, p. 200. Deux ans plus tard L. v. ZEDLITZ dans son *Pantheon des preussischen Heeres*, 2e éd., Berlin 1836, p. 106, note que «l'ouvrage a été longtemps attribué au général Gneisenau».

36 Il s'agit de *Die preussisch-russische Campagne im Jahr 1813; von der Eröffnung bis zum Waffenstillstande vom 5ten Juny 1813 (...)*, von C. v. W., Breslau, s.d. (1813). Le petit ouvrage a pour auteur F. K. F. Freiherr v. MÜFFLING (dit Weiss) qui était attaché à l'état-major de Blücher, que l'on peut ranger dans l'école des «timorés» (comme Knesebeck) et qui fut, «idéologiquement» parlant, un adversaire de Gneisenau et de Clausewitz. Une comparaison entre les deux textes dans le cadre de cette étude nous entraînerait trop loin; disons simplement que Müffling s'est contenté de présenter platement les faits, l'enthousiasme et le génie clausewitziens lui faisant totalement défaut.

37 «Der Feldzug von 1813 bis zum Waffenstillstande. Glatz 1813», in ... *Preussischer Correspondent*, Nr. 103. Montag, den 27. September 1813. Censurbogen; «Le Coq an Hardenberg». Berlin, den 2. Okt. 1813. Les deux textes in P. CZYGAN, *Zur Geschichte der Tagesli-*

Nos recherches dans le domaine de l'histoire de la pensée militaire prussienne nous ont conduit à découvrir une édition inconnue du *Feldzug*. Il n'y aurait rien là de bien extraordinaire si ce texte n'avait été édité *en français* et s'il ne mentionnait expressément *le nom* de l'auteur. *C'est donc à Paris, en 1814, que pour la première fois un texte de Clausewitz a été traduit et c'est aussi l'unique fois qu'un texte publié de son vivant ne l'est pas anonymement.*

Qui fut le maître d'œuvre de cette publication? Quelles en furent les circonstances? C'est ce que nous allons nous efforcer de préciser.

A la fois politicien, avocat, pamphlétaire, philologue, érudit, éditeur et enfin diplomate Maximilien Samson Frédéric Schoell<sup>38</sup> a connu un destin qui, dans l'époque tourmentée qui fut sienne, fut relativement banal – car partagé par beaucoup d'autres – mais qui avec le recul des siècles nous paraît assez exceptionnel et typique à plus d'un égard.

Né en 1766 dans la principauté de Nassau-Saarbrück, où son père occupait les fonctions de bailli, Schoell étudie droit et histoire à l'Université de Strasbourg où il devient en quelque sorte le disciple de C. W. Koch (1737–1813) qui y enseignait le droit public. Ses études achevées, il devient précepteur d'un jeune Livonien fils de général; il l'accompagne à travers la France et l'Italie puis, ultérieurement, à Saint-Petersbourg. D'abord favorable à la Révolution (il est à Paris en 1789) il prend rapidement ses distances. Doué pour la parole, de plus bilingue, il décide de se consacrer au barreau. La première cause qu'il a à défendre est celle de son maître Koch qui, méticuleux défenseur des droits des protestants d'Alsace, s'était vu en tant que député à l'Assemblée législative, accusé de soustraire à l'encan des biens nationaux des propriétés de ses coreligionnaires. Devenu membre du conseil du département du Bas-Rhin, Schoell signe avec le maire Dietrich la protestation des autorités contre la déchéance de Louis XVI. Dietrich envoyé devant le tribunal révolutionnaire, Schoell, dans une brochure, prend sa défense ce qui lui vaut d'être mis en accusation. Il passe en Suisse, puis en Allemagne. A Posen, pour le compte de l'éditeur Decker, il dirige une imprimerie et rédige une gazette. Toujours pour le compte de l'éditeur il s'établit à Bâle où il brasse d'assez importantes affaires de librairie et de diffusion. Installé à Paris dès 1803, il s'y associe avec les frères Levrault. Lorsque leur affaire se met à périliciter, il la reprend à son compte et se lance dans des entreprises d'envergure: on lui doit, entre autres, la publication des *Voyages* de Humboldt. Le blocus continental a, pour Schoell libraire, les plus funestes conséquences et seule l'arrivée des Alliés à Paris en 1814 le sort de ses difficultés financières. La protection du ministre Hardenberg lui vaut d'être admis dans les cadres diplomatiques prussiens, attachés à l'ambassade près la cour de France, avec le titre de «conseiller à la cour». Lors des Cent-Jours, observateur à Strasbourg, il tente en vain

*teratur während der Freiheitskriege*, vol. II. Aktenstücke: Erste Abteilung. Leipzig, 1911, pp. 168–171 et 165.

38 Pour la biographie de Schoell on consultera:

- A.-A.-T. PIHAN-DELAFOREST, *Essai sur la vie et les ouvrages de M. S. F. Schoell (...)* Paris, 1834. (Ami de Schoell, il fut aussi son disciple.)
- «Maximilien Samson Friedrich Schöll», in *Zeitgenossen. Biographien und Charakteristiken*. Neue Reihe, vol. I. Leipzig, 1821, pp. 1–118. (Autobiographie, rédigée à la troisième personne).
- Nécrologie (aigre-douce) de Schöll par BÖTTIGER (sans doute Karl Wilhelm, l'historien, et non son célèbre père) in *Ausserordentliche Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, nos 402 et 403, 10 nov. 1833, p. 1605 et no 404, 11. nov. 1833, p. 1613.
- *Biographie universelle de Michaud*. T. 38e, Paris, s.d. pp. 400–402 (Schoell avait été collaborateur de la *Biographie*).

d'empêcher la défection du maréchal Suchet. A Vienne, il assiste au Congrès puis regagne Paris avec le titre de «conseiller aulique de S.M. le roi de Prusse attaché à la légation de Paris». Toute ses activités diplomatiques n'ont pas empêché Schoell de poursuivre sa besogne d'éditeur et d'infatigable publiciste. Après la mort de son protecteur Hardenberg, qu'il a suivi à travers l'Europe au gré des Congrès, il se fixe à Berlin, y donne un cours d'histoire qu'il publiera ensuite et qui ne comptera pas moins de 46 volumes, Schoell-auteur ayant toujours été fort prolixe. Ayant déplu à Frédéric-Guillaume III qui subodorait en lui un crypto-catholique il regagne Paris – d'ailleurs nanti d'une pension royale – afin d'y éditer son *Cours d'histoire*. Le spectacle de la Révolution de Juillet provoque en lui le plus vif mécontentement. Lorsque la mort le surprend, le 6 août 1833, il n'a fait paraître «que» 30 volumes du *Cours*. Un ami en achèvera la publication.

Polygraphe universel, d'une prolixité confondante, Schoell a trop souvent sacrifié la qualité à la quantité: sa vaste bibliographie va de la relation de voyage au précis de grammaire allemande en passant par de volumineuses histoires des littératures grecque et romaine.

Mais la spécialité dans laquelle Schoell excella et qui lui valut, outre l'édition, sa renommée, fut le collationnement et la publication de pièces diplomatiques, d'actes officiels, de documents historiques, de mémoires, tous contemporains. La série la plus connue est celle intitulée *Recueil de pièces officielles destinées à détromper les Français sur les événements qui se sont passés depuis quelques années* en 9 volumes (Paris 1814–1815) qui, dès sa parution, connut un succès considérable. Aujourd'hui encore l'historien a, grâce à ce *Recueil*, une source de valeur à sa disposition.

Dans son *Autobiographie*<sup>39</sup> Schoell nous instruit des circonstances dans lesquelles le *Recueil* a été publié: «Le sort de la bataille de Montmartre n'était pas encore décidé que le 30 mars Schoell portait le manuscrit du premier cahier du *Recueil* (...) à l'imprimerie. Il portait en exergue: «Laqueus contritus est, et nos liberati sumus. Psaume CXXII.» Il le fit imprimer à mille exemplaires mais les circonstances étaient si favorables que quelques jours plus tard un nouveau tirage dut être exécuté. Il s'agissait d'un recueil de proclamations, ordres du jour, bulletins, rapports, manifestes, traités et autres écrits qui se rapportaient aux événements des dernières années, mais plus particulièrement aux campagnes de 1812, 1813 et 1814. La plupart avait paru à l'étranger, mais il régnait en France et en Italie une incroyable méconnaissance des événements: en rien Bonaparte n'avait été mieux servi par sa police que dans l'étouffement de la vérité. Un seul exemple servira à documenter son habileté: c'est seulement par les cahiers de Schoell que Paris apprit qu'une bataille décisive avait été livrée sur la Katzbach (...).

«(Le *Recueil*) a le mérite d'avoir fortement agi sur l'opinion publique. En plus de pièces déjà connues auparavant en Allemagne, elle en contient de nombreuses autres qui étaient encore inédites et plusieurs que, maintenant encore, on ne trouve nulle part ailleurs.»

Et dans sa *Nécrologie* Böttiger nous communique l'information suivante: «L'empereur Alexandre trouva un tel plaisir dans la conception et la tendance de ce *Recueil* qu'il souscrivit, entièrement en faveur de l'auteur (sic), à 300 exemplaires destinés à être distribués aux diplomates russes et aux universités.»<sup>40</sup>

Dans sa «Préface» Schoell expose aux Français «libérés» la nature de son projet: «Il me semble qu'en lisant sans prévention ma collection, on ne sauroit se mépren-

39 *Op. cit.*, pp. 52–53.

40 *Op. cit.*, p. 1605.

dre sur son objet. Pour détromper ceux des François qui étoient dans l'erreur sur les événements qui se sont passés, il falloit les mettre en état de démêler eux-mêmes la vérité, en comparant entre eux les rapports des deux partis. Eclairés par le flambeau de la critique, ces morceaux serviront à l'historien de cette mémorable époque de guide dans une route tortueuse et obscure, où les préventions, les préjugés nationaux et d'états, les passions et la haine des partis peuvent si facilement égärer.»<sup>41</sup>

Schoell explique en outre que la plus grande partie des pièces du premier volume lui ont été apportées, après la bataille de Hanau (30./31.10.1813), par un officier de ses amis qui les avait rassemblées en Allemagne. Le deuxième volume, lui, sera alimenté par les pièces mises directement à sa disposition à Paris, soit par les Alliés, soit par des amis français.

Le deuxième tome de la première édition du *Recueil* contient la traduction du *Précis de la campagne de 1813 jusqu'à l'époque de l'armistice* (pp. 289–341) avec, en note, une précision de la main de l'éditeur: «Cette pièce, qu'on attribue à M. de Gneisenau, général très-distingué, n'est pas officielle, et c'est pour cela que nous nous sommes permis de l'abréger; mais elle est faite sur des matériaux authentiques. Elle ne se contente pas de rapporter historiquement les événements de cette campagne, mais elle fait voir avec quels moyens les deux puissances alliées, la Russie et la Prusse, ont exécuté ce qu'elles ont fait; elle développe les vues et les plans des hommes d'état et des généraux qui dirigeoient les cabinets et les conseils de guerre; elle prouve que, sans compromettre le salut de leurs empires, et par conséquent la sainte cause de l'indépendance de l'Europe, assurée par la délivrance de la France, les Princes alliés ne pouvoient risquer des batailles décisives au commencement de la campagne de 1813. Il fallut avant tout recréer la puissance prussienne, et refaire les armées russes épuisées par leurs victoires et leurs marches; il fallut laisser à l'Autriche le temps nécessaire pour reprendre le rang qu'elle doit occuper parmi les puissances de l'Europe, avant qu'on pût frapper des coups décisifs. Le précis qu'on va lire est une espèce d'introduction à l'histoire des grands événements qui se sont passés en août, septembre et octobre 1813, et sur lesquels le volume suivant de ce Recueil fournira des documents intéressants.»

Ainsi Schoell, comme les bibliographes ultérieurs, – attribue l'opuscule à Gneisenau. Mais dans la «Table chronologique des pièces renfermées dans cette collection (...)» qui ouvre le premier volume dans la seconde édition Schoell, p. XXX, publie une rectification: «C'est par erreur que, dans une note placée p. 289, nous avons attribué ce précis très-bien fait à M. de Gnesenau (sic); ce général nous a prévenu que son auteur est M. de Kleisewitz.»

On peut admettre que la rectification quant à la paternité du texte a été faite de vive-voix à Schoell par Gneisenau lui-même. Celui-ci se trouvait, en effet, à Paris dès le 31 mars 1814 et devait y rester jusqu'à fin mai. Il eut donc largement le temps de prendre connaissance de la première édition des deux premiers volumes et d'informer Schoell de son erreur; il n'eut pas à le chercher bien loin puisqu'il se mouvait dans l'entourage immédiat de Hardenberg<sup>42</sup>.

Le *Précis de la campagne*, tel que l'a donné Schoell, n'est pas la traduction complète du *Feldzug*. Comme il le signale dans sa note, il a raccourci l'ouvrage, à savoir environ la moitié du texte. Les parties I et II sont supprimées, la partie III est raccourcie et structurée autrement, dans la partie IV quelques alinéas et phrases man-

41 pp. 289–290.

42 «In seiner neuen Stellung ganz an die Person des Fürsten Hardenberg geknüpft (...)» BÖTTIGER, *op. cit.*, p. 1605.

quent, la partie V est amputée de quelques passages peut-être jugés un peu trop «borussiens» pour être digérés, sans autre, par le public français, dans la partie VI apparaissent quelques coupures, la fin en est supprimée; enfin la conclusion – VII – est fortement réduite. La numérotation choisie par Clausewitz n'a pas été maintenue. Les parties traduites (on peut admettre que c'est Schoell lui-même qui s'est chargé du travail) l'ont été assez négligemment, ce que les circonstances de la publication expliquent. Une mauvaise lecture des noms de lieux apparaît souvent<sup>43</sup>.

Schoell avait conscience d'avoir mis à la disposition du public, grâce au *Recueil*, une importante source historique. Du point de vue politique, il contemplait également son œuvre avec satisfaction: n'avait-il pas, grâce aux documents proposés par l'ouvrage, contribué à discréditer le napoléonisme et ses séides et ainsi à consolider l'idée restaurative à laquelle il était profondément attaché? A ces mérites qu'il s'adjudgeait, nous pouvons aujourd'hui en ajouter un supplémentaire, celui d'avoir réalisé une double «première» dans le domaine des éditions de Clausewitz.

43 La partie I a été traduite en français par MARIE-LOUISE STEINHAUSER, *Carl von Clausewitz. De la Révolution à la Restauration. Ecrits et lettres*, Paris, 1976, pp. 333-334. L'écrit n'était nullement destiné «à gagner le peuple à la cause de la guerre de libération» comme l'affirme la traductrice. Nous avons vu qu'il s'adressait à un public exclusivement militaire et se proposait un but différent.